

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Quatre-vingt-treize

Alain Farah

Number 299, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68801ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Farah, A. (2013). Quatre-vingt-treize. *Liberté*, (299), 5–6.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

UN JEU SI SIMPLE

QUATRE- VINGT- TREIZE

De la culture générale
comme bricolage.

ALAIN FARAH

PARTANT du principe que Montréal est une île et qu'on imagine mal toute la tristesse qu'il me faut pour parvenir à l'oublier, il me prend parfois l'envie de creuser le sol, d'aller voir plus bas que l'asphalte, plus bas que la terre, d'aller voir jusqu'où, sous le roc, je dois me rendre pour que ma pelle fasse *bing*, que j'atteigne l'alliage sophistiqué qui compose la trappe qui attend d'être déblayée, d'être défoncée, pour qu'enfin je puisse rejoindre ma base souterraine, ce petit îlot de tranquillité où je ne manque de rien, où je trouve la paix et surtout un tourne-disque où jouent en boucle « Verse Chorus Verse », la chanson de Kurt Cobain cachée sur la vieille compilation *No Alternative*, ou « Just » de Thom Yorke, dont le clip, vu sur MusiquePlus au milieu de mon adolescence, avait rempli mon cœur de désespoir tout en me convainquant de devenir écrivain.

Quelque part l'automne dernier, passant chez moi à la même heure que d'habitude, le facteur a glissé dans la fente de porte qui fait office de boîte aux lettres un numéro de la revue *Arguments*, une édition spéciale pour ses quinze ans prenant la forme d'un vade-mecum de vingt-cinq choses à connaître, « sous peine d'être ignorant ». Avec cette proposition, chacun des auteurs a tenté de s'approprier ce consensus qui soude depuis longtemps l'intelligentsia québécoise : la culture générale va à vau-l'eau. Car qui ne s'émeut pas du fait que « nos jeunes » prennent les sans-culottes pour un groupe de nudistes et l'édit de Nantes pour l'épouse d'Henri IV ? Qui, cherchant des coupables pour expliquer cette inculture, ne pointe pas les suspects de convenance que sont le renouveau pédagogique, les familles dysfonctionnelles, la spectacularisation de nos existences ?

Parfois, on pousse l'enquête un peu plus loin. On tente d'expliquer les prétendues lacunes culturelles de la jeunesse en prenant à partie le pervers concept d'« économie du savoir ». Comme on le sait heureusement de plus en plus, ce syntagme témoigne d'un mépris de la connaissance désintéressée sous prétexte qu'elle ne sert à rien. Il m'est arrivé plus d'une fois de m'obstiner avec des apôtres de cette doctrine. Lors de ces débats, le moment que je préfère est celui où, faute de culture générale, les tenants du dogme utilitariste apprennent que l'indépendance académique et la résistance à la transformation de l'université en antichambre du marché du travail, bien loin d'être des caprices contemporains, ont constitué pendant longtemps des acquis. Quand mes adversaires ne me croient pas, je leur dis quelques mots en « ous » en faisant semblant de citer la vieille bulle pontificale de Grégoire IX, datée du 13 avril 1231, qui reconnaissait l'indépendance de l'Université de Paris, puis je fais semblant de verser une larme sur le fait que l'institution universitaire, presque millénaire, soit devenue en quelques décennies une sorte de collège de secrétariat moderne *plus*, où il s'agit d'obtenir le plus rapidement possible les outils pour devenir médecin ou ingénieur, de la même façon qu'on va au cégep pour devenir policier ou dans une école spécialisée pour devenir soudeur... Si, pour résister à cette dérive, il faut posséder les moyens de se forger un sens critique afin d'analyser l'état du monde, on comprend mieux pourquoi l'idéologie dominante ne valorise pas les humanités : au royaume de la *phynances*, *ignorance is blessed*.

À priori, je partage l'inquiétude des animateurs de *Arguments* lorsqu'ils évoquent la possibilité de plus en plus commune de rencontrer des individus ayant « passé près de vingt ans sur les bancs d'école » mais pour qui « les noms de Bach ou de Freud n'évoquent rien ». Toutefois, en grattant la surface du consensus qui unit la plupart des intellectuels, on trouve derrière ce type de dénonciation une sensibilité anti-moderne qui, tout en se gardant une petite gêne, pense néan-

Dans le monde des formes,
l'intensité, jamais l'autorité, crée
le désir et l'adhésion.

moins que la dilapidation de la culture générale est imputable aux agités du bocal qui, depuis Auschwitz-Birkenau, se sont attaqués au « socle occidental » sur lequel a reposé, pendant si longtemps, un canon immuable. On imagine aisément les adeptes d'un tel discours faire valoir que, bien entendu, après le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale, il fallait peut-être remettre en question les « essentiels », mais que

les temps ont changé et qu'en jetant l'eau du bain, on a laissé le bébé prendre froid.

—

Ma mère, obsédée dès son arrivée au Québec par les courants d'air, craignait presque autant que les éclats d'obus qui lui avaient fait fuir le Liban de me voir sortir de la maison les cheveux mouillés. Or, il n'y a rien comme une bonne grippe pour renforcer le système immunitaire, je ne comprends pas qu'elle ne l'ait pas lu dans le livre qu'elle lisait tout le temps.

—

À la fin d'un débat tenu en librairie autour du thème «La culture générale fout-elle le camp?», auquel j'étais invité en ma qualité de trublion anarchiste, un des collaborateurs d'*Arguments* a employé cette formule surprenante : il invitait les intellectuels à «signer une paix des braves» mettant fin à la «guerre culturelle» opposant les tenants de la culture comme

La culture générale est mieux de foutre le camp, si elle est seulement vouée à meubler les soirées mondaines.

essence et ceux qui la conçoivent comme un espace d'émancipation politique. J'ai de la difficulté à envisager la disparition d'une telle polarité, surtout qu'elle recoupe la bonne vieille rivalité des anciens et des modernes... On oublie trop souvent que la surenchère critique qui a suivi la découverte des camps a produit un autre savoir, un autre rapport au monde; vouloir imposer une culture générale du type «canon essentiel» avec la prescription comme seul argument, c'est oublier que dans le monde des formes, l'intensité, jamais l'autorité, crée le désir et l'adhésion. La critique radicale, voire la négativité, a beau causer des divisions, elle n'a jamais à se soumettre, même devant la perspective de sa disparition. En d'autres mots, la culture générale est mieux de le foutre, le camp, comme tout le reste d'ailleurs, si elle est seulement vouée à meubler les soirées mondaines que je prends par ailleurs plaisir à fréquenter, ne serait-ce que pour parler, la bouche pleine de canapés, à la gente demoiselle assise sur le divan rose, oui oui, celle juste derrière vous, avec l'air tout crispé, vêtue d'une robe bon chic bon genre achetée à fort prix chez BCBG.

—

«Vous venez souvent au Faculty Club?»

— Non. Vous?

— Tous les midis, pour y manger un club. Didier, le major-dome, est convaincu que mon prénom est Daniel, je ne le contredis pas, il me salue toujours chaleureusement, je trouve cette attention si touchante.

— Dans ce cas, vous ne m'en voudrez pas si je vous appelle Hugo?

— Au contraire. J'ai justement une petite citation sur le bout de la langue. Regardez comme la métaphore végétale est maniée avec doigté : «À quoi bon s'attacher à un maître? se greffer sur un modèle? Il vaut mieux encore être ronce ou chardon, nourri de la même terre que le cèdre et le palmier, que d'être le fungus ou le lichen de ces grands arbres. La ronce vit, le fungus végète. Le parasite d'un géant sera tout au plus un nain. Le chêne, tout colosse qu'il est, ne peut produire et nourrir que le gui.»

—

On peut s'émouvoir de la perte d'un socle ou considérer cette situation comme une chance : s'il y a moins de modèles à suivre, il y a forcément plus d'événements à produire, à condition, je le concède, que cette perte de repères provoque la dynamisation de la pensée, non son élimination. Je ne me résous pas pour autant à considérer que l'avenir de la culture générale passe nécessairement par un sage retour à nos bons vieux classiques, peut-être aussi parce qu'il est rare d'entendre ceux qui pleurent la disparition de la culture générale parler de culture populaire, comme si une certaine nostalgie de la séparation les habitait. N'est-ce pas réjouissant qu'enfin la culture ne soit pas cadastrée selon le bon goût normatif, mais plutôt en fonction du désir et de la curiosité? Maronite, je prêche évidemment pour ma paroisse : il n'y avait qu'un seul livre chez moi, *Mille secrets, mille dangers*, un dictionnaire médical publié par le *Reader's Digest*, livre que ma mère lisait compulsivement. Comment voulez-vous, dans un tel contexte, que je puisse avoir lu le *Cromwell* d'Hugo?

—

Comme tant d'autres, j'ai construit mon rapport à la culture par la télévision, les jeux vidéos, par la musique des clips qui jouaient à la télévision quand on l'ouvrait pour installer les jeux loués au club vidéo. Vers quatre-vingt-treize, cette musique, c'était essentiellement celle de Nirvana, de Nine Inch Nails, de Smashing Pumpkins, de Radiohead. Un jour, je reviendrai sur cette époque passée enfermé dans un sous-sol de Cartierville, je reparlerai de mes ongles bleus. Gavé aux antispasmodiques, engourdi par la codéine, c'est à ce moment-là que j'ai réussi à me convaincre de l'existence d'un deuxième sous-sol, caché encore plus bas, d'une base souterraine où la maladie et les avocats spécialistes en droit de la famille n'allaient jamais me retrouver. Si cet endroit avait existé, je n'en serais sorti qu'une seule fois, le 2 novembre 1993, ce soir dont peu de gens se souviennent, ce soir où un nouveau groupe appelé Radiohead présentait dans une salle presque vide son premier album alors que Nirvana, à quelques kilomètres de là, enfilait pesamment, devant une salle comble, les pièces d'*In Utero*, son troisième et dernier. **L**

Alain Farah est écrivain et professeur de littérature française à l'Université McGill. Son prochain livre, un essai, *Le gala des incomparables*, paraîtra en 2013 chez Classiques Garnier.